



Et toutes les tourterelles...

Zineb Labidi

Mon corps bâillonné va les rues et me traîne, réticente et muette, trébuchant en aveugle sur la vie. L'espace se replie sur moi, carapace chagrinée au soleil de la mort. Il m'agrippe et entrave mes pas quand je le hasarde dehors. L'espace ! Je croyais le conquérir et lui redonner sa part féminine, moi tout ensemble, femmes et fleurs et inventaire d'un monde à venir. Mais on me dit que mon temps est passé et n'est jamais venu. L'histoire, cette éborgnée, ne peut me voir. Dépassée, oubliée, jamais advenue, jamais à venir. Mon homélie est faite et je suis déjà morte.

Dernier soubresaut d'une vie au terminal de l'agonie, je me raccroche à un mot, à un parfum, à un bleu au ciel. Sens ? Cela a été. Cela sera-t-il de nouveau ?

Et... et ...amour ? C'est si loin. Il a peut-être existé, mais c'est un vague matin, lorsque entre rêve et éveil, on flotte au dessus du réel. Les yeux ne voient rien et ne savent plus imaginer la lumière. Ce ne sont plus que simples machines enregistreuses,

sans mémoire ni traces d'avant. Un mot ! Un mot qui efface le désastre de mort et me fasse revenir du côté du vivant ! Un mot pour vivre !

J'attends... j'attends l'émoi qui fera danser la lumière. J'attends l'élan du corps qui, aimant aveugle, mendie un geste, appelle une présence pour lui redonner son pesant de vie.

Les mots sont désertés et s'aplatissent, coques vides. Je cherche, plus par vague habitude que par besoin, les mots amour et vie et corps et... Je ne trouve que leurs simulacres renversés. Amour se retourne en *bob*, boutons et balles dans la langue de tous les jours qui me devient mystère menaçant. Je traduis pour reprendre pied. Le passage des mots est périlleux. Je tente d'aller chercher du côté du chant, je rencontre *air* et *vent* et tout de suite, le mot traîne derrière lui le qualificatif *mortel*. Un vieux chant sature le monde car *ici l'amour est mortel*. La métaphore se fait réel et chacun peut entonner la phrase, gorge ouverte, corps déserté.

Oui, le mot n'a jamais existé, sinon en un vague matin, entre rêve et éveil.

Je suis coupée de la vie. Aucun appel vers l'ailleurs. Le pays est un hérisson agressé. Il se replie en lui-même et ses piques le traversent de part en part. Le pays est un désastre et j'y suis. Je me comprends rien. Je construis un tissage pour déchiffrer son énigme, mais rien ne tient longtemps. Je ne sais plus... Je crie dans ma tête et traverse les rues où je n'ai plus de place sinon en ombre furtive. Je crie ventre rompu par la peur. Je crie et personne n'entend mon silence. La vie hurle et le sable du silence l'ensevelit. Le monde alentour n'entend rien, sourd à mon monde, hier sauvage et aujourd'hui sanglant.

Se lever, se préparer, le linge en tas s'emmêle, propre et sale. Qu'importe ! La vie n'est qu'embrouillaminis. D'abord écrire

l'élan qui fait rêver de beauté, corps réceptacle du monde. Une langue qui sera danse et mouvement et élan. Une langue comme un devenir. J'écrirai... Oui, mais ils ont voulu une langue pour nous bâillonner, pour nous empêcher... Qu'importe ! Je veux un autre rêve de langue, large comme une grande maison et chacun y trouvera sa place et son souffle...

Je vais à la réunion. Une de plus. Rassemblement des sacrifiés avant l'abattage. Je ne sais plus pourquoi, mais une force m'y pousse. Je cherche et ne sais quoi, peut-être à regarder de près ma peur, à la mirer dans celle des autres, peut-être pour comprendre, pour trouver un semblant de sens à ce qui va arriver, qui est en route.

Je vois partout mon visage fiché sur des têtes de morts déambulant et murmurant un viens insistant. Je me reconnais, Protée de panique. Corps fatigués, déjà désertés, présents par l'absence qu'ils traînent. Tiens, celui-là est tout gris et jette des regards éteints autour de lui. Elle, résignée, lasse, a déjà accepté. L'autre, là-bas, près de la porte, peut-être pour fuir, regards trop vifs, les pommettes, trop rouges, comme pour la fête d'une mariée trop pressée.

Je me terre dans un coin, j'écoute et ne me sens qu'à moitié concernée. Pourtant on parle de moi, on analyse, on explique le sort injuste qui nous est fait, qu'on nous tue et retue mille et une fois. J'écoute, lointaine, égarée dans le désert d'un monde qui perd son sens.

J'attends et je rêve de je ne sais quoi. Je ne sais plus rien, sinon cette soif de quelque chose qui barrerait le monde de la mort.

Une voix.

J'habite enfin une terre mienne. La soif m'y guide, et la faim et l'envie de danser, et l'envie de chanter.

Elle l'entend. Elle entend le rire. Elle le reconnaît, l'amant, le frère du chant, celui qui puise l'eau pour éclairer le jour. Elle entend le rire. Cela fait si longtemps qu'elle n'a pas entendu le rire d'un homme de son pays. Elle avait lu que c'est par le rire que les enfants de ce pays se reconnaissent. Elle comprend enfin pourquoi. Le rire chez eux est un matin clair, fragile cristal de quelques instants. Elle y entend roucouler les tourterelles. Elle ne sait plus si les tourterelles roucoulent. Qu'importe ! Le dire, pour l'affirmer ou le nier, fait toujours entendre roucouler les tourterelles. La langue a ses rigoureuses exactitudes et ses tremblements qui font place à la vérité du poème. Elle devine la voix, l'attend, l'espère. Elle entend déjà les *r* qui ne sont pas roulés, mais dont la gutturalité estompée, contenue, n'est jamais loin. C'est ce *r* qui, commun aux hommes de son pays qui parlent la langue pour laquelle on meurt aujourd'hui, lui permet de les reconnaître.

Le rire. Je veux encore entendre le rire et toutes les tourterelles qui y viennent boire.

Il ne voit pas. Qu'importe ! Je rêve bouche close sur les mots qui demandent leur envol, qui attendent leur heure. Son regard. Je danse dans sa lumière. Aveugle. Eblouie. Je vais vers la pierre bleue, mon couchant lumineux.

